



## LA PROVENCE A TRAVERS L'HISTOIRE <sup>(1)</sup>

---

S'il est agréable et utile à tous égards de parcourir à pied les sites si merveilleusement variés de notre Provence, n'y aurait-il donc aucun agrément, aucun profit à parcourir rapidement son histoire, à se faire une idée du rôle de notre petite patrie dans la marche de la grande, et à montrer que ce rôle fut souvent brillant, toujours important, jamais négligeable ?

Aux temps préhistoriques, la Provence a été certainement habitée par des peuplades assez nombreuses, vivant de chasse et de pêche, s'abritant dans des grottes, toujours en guerre entre elles ; les débris recueillis un peu partout en font foi, mais ne nous donnent que des indications sommaires sur l'origine et sur les mœurs des Provençaux de cette époque.

Il nous faut venir à une date voisine de l'an 600 av. J.-C. pour trouver un fait à peu près certain : l'arrivée, au lieu où fut fondée Marseille, d'une colonie phocéenne. Était-ce la première colonie grecque venue en Gaule ? Il est difficile de le savoir, mais on peut assurer que déjà à cette époque, les Phéniciens, qui étaient les plus hardis marins de l'antiquité, visitaient les côtes de la Provence et y avaient fondé des établissements.

Les Phéniciens, comme les Grecs, étaient des marins trop habiles et des commerçants trop avisés, pour laisser à d'autres les ressources que pouvaient fournir ces contrées jusqu'alors inexplorées. Et non-seulement ces peuples exploitaient les bords de la mer, mais, par le Rhône et ses affluents, ils pénétraient dans l'intérieur du pays, et allaient chercher bien loin, peut-être déjà sur les bords de la Manche, les denrées qu'ils recevaient en échange des marchandises de leur pays.

On connaît la gracieuse légende de la fondation de Marseille, que les fêtes magnifiques, célébrées récemment par cette ville à l'occasion du 25<sup>m</sup>e centenaire de sa fondation, ont remise dans toutes les mémoires. Ce qu'il y a de certain dans cette tradition, c'est qu'une ville fut fondée par des colons grecs partis de Phocée ; que cette ville grandit peu à peu par son commerce et devint la rivale de la cité phénicienne de Carthage, qui s'élevait en Afrique, de l'autre côté de la mer violette. De Marseille, des colonies essaimèrent pour fonder sur les côtes voisines, jusqu'en Espagne, dans chaque golfe, à l'abri de chaque promontoire, des villes qui gardèrent longtemps l'empreinte de la mère-patrie, ce culte de la

---

(1) Extrait du Bulletin annuel de Société des Excursionnistes Marseillais.

beauté, cet amour de la liberté, de la vie en plein air, cet esprit vif et parfois turbulent, qui étaient les caractères des Grecs anciens.

\*  
\* \*

Rome avait conquis l'Italie, et ses soldats, confiants dans les destins qui promettaient à leur patrie l'empire du monde, demandaient de nouvelles conquêtes. Marseille leur en fournit l'occasion en les appelant à son secours contre les populations ligures des bords de la Durance (154 av. J.-C.). Toujours les Massaliotes avaient été pour Rome de fidèles alliés, les Romains ne pouvaient que les secourir, et une fois venus en Gaule, ils occupèrent les bords de la Méditerranée. Ils appelèrent cette nouvelle possession *Provincia nostra*, ou simplement *Provincia*, la province par excellence. Aix (*Aquæ Sextiæ*) fut fondée en 123, Narbonne en 118. La Province romaine en arriva à comprendre, outre la Provence proprement dite, le Dauphiné et le Languedoc jusqu'aux Pyrénées; Narbonne en devint la capitale. L'ancienne *Provincia* fut ensuite morcelée aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, et le nom resta définitivement appliqué au pays compris entre la Durance, le Rhône, la Méditerranée et les Alpes. De ce nom de *Provincia*, la langue romane fit enfin le nom moderne de Provence.

Sous la domination de Rome, Marseille conserva son organisation particulière. Sa prospérité ne fit que s'accroître par le commerce maritime, et aussi, il est bon de le répéter, par le commerce intérieur, qui empruntait la voie du Rhône et de ses affluents. — « L'histoire, a dit Michelet, est une résurrection »; on pourrait dire aussi qu'elle est un recommencement. Aujourd'hui, les voies fluviales, qui semblaient presque délaissées à la suite de l'invention des chemins de fer, voient de nouveau les peuples revenir à elles. — Alors la Provence se couvrit de villes florissantes et de somptueuses villas; elle fut sillonnée par ces voies romaines qui portent l'empreinte du génie de leurs constructeurs.

La Provence et Rome furent bientôt menacées d'une ruine commune par l'invasion des Cimbres et des Teutons. Un des plus glorieux enfants de l'Italie, Marius, se porte à la rencontre des barbares. Il défait complètement les Teutons aux environs d'Aix, à Pcurrières (102), dont les champs « engraisés » par le carnage gardèrent longtemps une étonnante fécondité. La bataille des *Putridi Campi* est une des plus formidables hécatombes humaines qu'aient enregistrées l'histoire. Après les Teutons, ce fut le tour des Cimbres que Marius alla détruire à Verceil, dans le nord de l'Italie. Cet écrasement des premiers barbares qui vinrent donner l'assaut au monde romain, eut de grandes conséquences; Marius, en leur barrant la route, sauva la civilisation et retarda de plusieurs siècles la chute de Rome.

Mais les antiques traditions du patriotisme romain commençaient à s'altérer; l'ambition des généraux victorieux ne respectait plus les lois qui avaient fait la grandeur de Rome; les mœurs s'étaient corrompues. Les guerres de Pompée et de César furent un des épisodes de cette lutte entre l'esprit

aristocratique du gouvernement romain et l'esprit démocratique, en apparence du moins, d'hommes prêts à toutes les audaces. Marseille avait pris parti pour Pompée ; elle eut à soutenir un long siège, pendant lequel ses enfants se défendirent héroïquement. Enfin la ville fut prise (49 av. J.-C.), et de longtemps la cité phocéenne ne joua plus de rôle politique. Elle se livra tout entière au commerce et devint l'entrepôt de la Gaule sur la Méditerranée ; presque tout le commerce de l'Occident se faisait dans son port ; ses marins allaient jusqu'aux bornes du monde connu, porter les produits de son sol et de son industrie.

Mais les Marseillais de cette époque ne se contentaient pas de s'adonner avec passion au commerce et à la navigation ; ils cultivaient aussi les lettres, et les écoles de Marseille furent célèbres dans les premiers siècles de notre ère. Des monuments élégants, dont le temps et les hommes n'ont pas laissé de traces, décoraient cette ville. D'autres villes de la Province romaine avaient pris une grande importance : Aix, Arles, Fréjus, avec sa station navale, Narbonne, plus tard Nîmes, Orange, Vaison, étaient devenues des centres considérables. Plus heureuses que Marseille, plusieurs de ces villes ont conservé des monuments précieux, qui montrent quels bâtisseurs furent les Romains, et quelle méthode, quelle grandeur de conception ils apportaient dans l'occupation d'un pays. Des aqueducs dont les restes nous étonnent, des théâtres, des arènes majestueuses, des ponts, des thermes, des temples, témoignent toujours et de la grandeur de Rome et de la prospérité des pays qui les possèdent encore.

Autant qu'on peut en conclure des documents qui nous restent, la Provence jouit alors d'une longue ère de prospérité. C'est dans cette période qu'Arles devint la métropole de la Gaule, et un moment même le siège du gouvernement impérial.

Le christianisme fut apporté de bonne heure à la Provence ; la tradition veut même que des disciples immédiats du Christ aient été amenés par les vents et les flots jusque sur nos côtes. La religion nouvelle, qui venait relever la dignité de l'homme et prêcher au monde la paix et la charité, la religion de l'Évangile s'établit en Provence, non sans luttes, et les églises d'Arles, de Marseille, d'Aix, etc., devinrent comme des foyers, d'où la nouvelle doctrine rayonna sur le reste de la Gaule. Peu à peu les vieilles divinités païennes furent reléguées dans les campagnes, où les paysans conservèrent longtemps leur culte et leur souvenir.

..

La barbarie n'avait pas été détruite avec les Cimbres et les Teutons ; ces peuples n'étaient que l'avant-garde de l'armée inépuisable qui voulait sa part à la curée du monde romain. La Provence avec son soleil, ses fruits d'or, ses vins généreux, ses richesses accumulées, était une proie qui devait tenter l'avidité des barbares venus des brumes du Nord. Aussi, longtemps elle fut pour les envahisseurs comme un lieu de

passage, une étape dans leur marche semée de ruines et de deuil. Les uns après les autres arrivèrent les Vandales, les Hérules, les Burgundes, les Alamans, les Francs. Le patrice Marius (nom prédestiné !) vainquit ces hordes dévastatrices sous les murs d'Arles (407). Les Wisigoths occupèrent un moment la Provence (480-484) et leur roi Euric se fit couronner empereur à Arles. Vinrent ensuite les Burgundes (484), puis les Ostrogoths, dont le roi réunit la Provence à son royaume d'Italie (504). Les Francs Austrasiens, sous Vitigés, occupèrent, en vertu d'un traité conclu avec les Ostrogoths, certains points fortifiés.

Elle reconnaissait en paix l'autorité de Charles-Martel, lorsqu'un traître, le duc Mauronte, gouverneur de Marseille, qui voulait se rendre indépendant, appela les Sarrasins à son secours (737). Charles-Martel vainquit les Sarrasins et rattacha pour un siècle la Provence à l'empire des Francs. En 843, lors du partage de l'empire carlovingien, la Provence échut à Lothaire, qui la laissa à l'un de ses fils, Charles, et l'érigea en royaume (855). A la mort de ce prince (863), Charles-le-Chauve s'appropriâ la Provence, et un peu plus tard (879), Boson, beau-frère de Charles-le-Chauve et gendre de l'empereur Louis II, se fit proclamer roi de la Bourgogne cisjurane et de la Provence. Après lui, Hugues, régent du royaume, s'en empara, puis le céda (933) à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Les deux royaumes se trouvèrent réunis en un seul qui prit le nom de royaume d'Arles.

A travers toutes ces vicissitudes, la Provence était presque indépendante, gouvernée par des comtes particuliers, de la famille des Bosons, autre que celle du Boson précédent, et dont le plus célèbre fut Guillaume I<sup>er</sup>, qui mérita le titre de « Père de la Patrie ». Les Sarrasins, après la mort de Charlemagne avaient reparu en Provence, débarquant à l'improviste et désolant le pays par des courses rapides. Ils s'établirent ensuite à poste fixe dans les montagnes des Maures et sur les crêtes et les cols des Alpes et continuèrent leurs ravages. Guillaume I<sup>er</sup> les chassa de leur repaire du Fraxinet (973), s'empara de toutes leurs positions, et rétablit les villes de Fréjus et de Toulon.

Le royaume d'Arles fut bien réuni, par héritage (1032), au royaume de Germanie, mais cette réunion fut purement nominale et l'autorité des empereurs fut absolument fictive.

..

De la famille des Bosons, la Provence passa sous la domination de la maison de Barcelone (1113), dont les princes acquirent, en 1147, la couronne d'Aragon, et se montrèrent les protecteurs éclairés des arts et des lettres. C'est l'époque du *Gai savoir* et des *Cours d'amour*, de l'épanouissement de la langue provençale, qui produisit des œuvres remarquables de poésie. C'est aussi l'époque où les villes, dont les libertés remontaient jusqu'aux municipes romains, et qui se gouvernaient elles-mêmes en nommant des consuls de leur choix, se mirent en lutte avec leurs seigneurs. On peut signaler

aussi à ce moment la naissance du droit commercial et de la législation maritime, combinaison des anciennes institutions des Marseillais et des lois maritimes des Catalans. Les relations que les Croisades amenèrent avec l'Orient eurent une influence considérable sur le commerce, sur les arts et sur l'industrie. Alors s'établirent ces rapports qui n'ont plus guère été interrompus, et qui peuvent être considérés comme l'origine de la prééminence des Francs dans le Levant.

Des guerres entre les comtes de Toulouse et les princes de la maison d'Aragon, la guerre contre les Albigeois, vinrent troubler le calme dont jouissait la Provence. Mais elle se releva sous le règne du dernier comte de la maison de Barcelone. Les princes de la maison d'Aragon s'efforcèrent de diminuer l'influence que donnait aux villes leur organisation municipale. A la mort de Raimond-Bérenger IV (1245), sa fille Béatrix lui succéda et, l'année suivante, cette princesse épousa le frère de Saint-Louis, Charles d'Anjou.

Pour faire valoir ses prétentions sur le royaume de Naples, Charles d'Anjou épuisa son Comté de Provence ; ses successeurs l'imitèrent. Cependant la Provence a conservé le souvenir de plusieurs de ces princes, en particulier celui de la reine Jeanne, à laquelle on fait jouer un rôle dans tant de légendes. L'héritier de Jeanne fut Louis d'Anjou, frère du roi de France Charles V, qui passa sa vie à lutter dans le royaume de Naples. Son fils, Louis II, n'eût que le titre de roi de Naples ; il rendit à ses sujets de Provence plusieurs privilèges importants. Louis III vendit le Comté de Nice au duc de Savoie pour se procurer l'argent nécessaire à ses expéditions en Italie.

René, « *le bon roi René* » (1434-1480), fut aussi pacifique que ses ancêtres étaient belliqueux. Il protégea et cultiva lui-même les lettres et les arts, et son règne est considéré comme une sorte d'âge d'or. Il institua pour héritier Charles, comte du Maine, son neveu, après lequel la Provence devait revenir à la France. Charles mourut en 1481.

En 1486, le roi de France Charles VIII, par des lettres patentes, confirma solennellement la réunion du Comté de Provence à la couronne de France, en promettant de respecter les privilèges des Provençaux. Depuis cette réunion, la Provence n'a plus eu de vie indépendante, mais elle a tenu une place importante dans la vie nationale, partageant la bonne comme la mauvaise fortune de la France, mais luttant contre les tentatives du pouvoir royal, qui souvent essaya de violer les libertés et privilèges de la Province.

\* \*

Pendant les guerres du XVI<sup>e</sup> siècle, deux fois les armées impériales envahirent la Provence, deux fois elles durent reculer devant la vaillante défense des Provençaux. En 1524, les Impériaux, commandés par le traître connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire, vinrent mettre le siège devant Marseille. La cité résista héroïquement et ses femmes s'illustrèrent dans la défense. Le nom du boulevard des Dames

perpétue le souvenir de leur courage. — En 1536, Charles-Quint lui-même envahit la Provence, mais il dut lui aussi battre en retraite. Deux fois la même tactique avait réussi contre les envahisseurs : les populations provençales se retirèrent devant eux, détruisant tout, comblant les puits et les sources, harcelant l'ennemi, qui ne pouvait vivre dans ce pays dévasté. — En 1707, nouvelle invasion des Impériaux, commandés par le prince Eugène; elle n'eut pas plus de résultats. — Enfin, à la chute du premier empire, la Provence vit de nouveau les soldats ennemis.

Mais pourquoi faut-il avoir à déplorer, dans notre histoire, des événements aussi tristes que sont glorieux ceux dont il vient d'être parlé ? Les guerres dites de religion, dont la religion ne fut souvent que le prétexte, troublèrent aussi la Provence, et ici comme ailleurs tous les partis eurent à se reprocher des excès réciproques, usèrent tour à tour de représailles. Les exécutions de Mérindol et de Cabrières du Comtat, mettent une tache sanglante dans les annales de notre province

A diverses reprises, des mouvements se produisirent, toujours pour protester contre la violation des franchises. Louis XIV traita durement la ville de Marseille, coupable de vouloir demeurer indépendante, et lui enleva son administration particulière. Il fit bâtir le fort Saint-Nicolas, destiné à contenir la cité, trop turbulente à son gré. Mais si les libertés municipales de Marseille eurent à souffrir du despotisme royal, le commerce de ce grand port se développa d'une manière singulière sous le régime de liberté et de franchise institué par Colbert. Cette prospérité, interrompue un moment par la peste de 1720 et les événements de la Révolution, fut arrêtée par la suppression de la franchise. Mais elle a repris de nos jours et a fait de Marseille le premier port de France et un des principaux entrepôts du commerce du monde.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut marqué d'abord par les désastreuses guerres de la fin du règne de Louis XIV ; puis la peste de 1720 désola la Provence, en particulier Marseille qui perdit plus de la moitié de ses habitants. Au milieu de ces scènes d'horreur, on eut cependant le réconfortant spectacle du courage civique déployé par de véritables héros : l'évêque Belzunce, le chevalier Roze, Paul, Dieudé, Estelle, Moustier, Rémuzat, et beaucoup d'autres citoyens, dont l'histoire ne dit pas les noms.

La Provence ne tarda pas néanmoins à réparer ses ruines : à cette époque, l'agriculture se perfectionne, le commerce et la navigation sont florissants; une vie plus intense se fait sentir dans la province où une aristocratie élégante, une magistrature éclairée entretiennent le goût des lettres et des arts.

La Provence était un pays d'Etats, mais ses Etats provinciaux ne furent pas réunis de 1639 à 1787. Pendant cette période il n'y eut que des Assemblées générales de la province, qui exercèrent à peu près les mêmes fonctions, soit par la force des circonstances, soit par la volonté du roi. La province put ainsi conserver quelques-uns de ses privilèges, voter elle-même ses impôts, surveiller l'exécution des travaux publics. Les Etats provinciaux furent rétablis en 1787 et

convoqués de nouveau en 1789 pour préparer les élections aux États-Généraux. Les États provinciaux siégeaient à Aix, capitale de la Provence; les Assemblées se réunissaient le plus souvent à Lambesc.

Un Parlement avait été créé à Aix en 1501 par Louis XII. Cette cour souveraine, outre les attributions ordinaires des juridictions du même ordre, jugeait en appel les sentences rendues par les Consuls de France établis aux Echelles du Levant et sur les côtes de Barbarie. L'administration de la justice avait été réglée par l'Édit de réformation (1535); les juges étaient devenus inamovibles.

Le pouvoir royal était représenté en Provence par un gouverneur, d'ordinaire un grand seigneur, parfois même un prince du sang. Mais souvent il n'y avait pas de gouverneur, et il était remplacé par un Lieutenant qui exerçait à peu près les mêmes fonctions, mais recevait moins d'honneurs. En Provence, les Intendants, qui furent les vrais représentants du pouvoir du roi et les dociles instruments de sa politique, eurent moins d'influence qu'ailleurs, car l'administration du pays était presque tout entière entre les mains des Procureurs de la province.

La Révolution éclate, amenée par des causes multiples, dont les principales semblent être la mauvaise administration financière et le maintien de privilèges, qui avaient eu leur raison d'être, mais qui, à cette heure, ne pouvaient plus se justifier. La Provence accueille avec enthousiasme les idées nouvelles, et un de ses députés, Mirabeau, s'en fait, aux États-Généraux, le plus éloquent défenseur. Les événements se précipitent; des Marseillais marchent sur Paris en chantant le « *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* », qui, de leur nom, s'appela la « *Marseillaise* ». Des excès se commettent en Provence comme partout ailleurs. Une administration nouvelle remplace l'ancienne, une nouvelle division territoriale brise le moule des provinces, et la Provence forme les départements des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses-Alpes, une partie de celui des Alpes-Maritimes et, avec le Comtat-Venaissin, celui de Vaucluse.

L'existence provinciale disparue, la vie se concentre de plus en plus dans Paris, surtout sous Napoléon I<sup>er</sup>. Le despote de génie qui bouleverse toute l'Europe, veut avoir tout dans sa main. Il passe, une ère de paix semble devoir succéder à vingt ans de guerres, mais il faut reconnaître que cette paix a été trop souvent troublée, et nous pouvons souhaiter à nos successeurs de la connaître plus longue et plus sûre.

Il n'est pas hors de propos de tirer une conclusion de ce trop court résumé de l'histoire de la Provence. Toutes les fois que notre pays a pu se livrer en paix au travail, il a su tirer un merveilleux parti de la richesse de son sol, de sa situation sur la mer et des admirables qualités qui distinguent ses populations. Les paysans de la Provence, comme ceux des pays voisins, n'ont-ils pas donné naguère un magnifique

exemple de patience et de courage ? Quand toutes leurs cultures ont manqué presque en même temps, que la vigne a succombé sous les attaques de l'invisible phylloxéra, les privant d'un élément si précieux de richesse, on a pu les voir se retourner vers d'autres cultures, replanter des vignes, modifier infatigablement leurs héréditaires procédés, et remporter enfin une victoire qui semblait impossible.

Ce qu'ont fait les Provençaux, les paysans du Nord, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest l'auraient fait aussi. Un pays où vivent de telles races n'est pas un pays mort, et la France, qui doit être considérée comme la résultante de toutes les énergies provinciales, la France est vivante. Qu'elle le soit pour longtemps, pour toujours, afin qu'elle puisse faire épanouir dans le monde les idées de paix, de liberté et de travail qu'elle doit porter partout dans les plis de son drapeau !

A. C.



## EXCURSIONS EN PROVENCE

### LES GORGES DU CIANS

**Renseignements pratiques.** — Au départ de Nice ou de Colomars, prendre le 1er train (Sud-France) du matin. Arrivée à Touët-de-Beuil vers 9 h. 1/4, et quelques minutes plus tard à la halte du Cians (1 kil. 1/2 après Touët). — Visite du Touët, 30 minutes aller et retour, de la gare. — Si l'on ne doit visiter que le Cians inférieur, il suffit d'une heure à une heure et demie, aller et retour, en voiture. On trouve facilement des voitures, soit à Touët, soit à la halte du Cians (Maurin). On reviendra déjeuner (préalablement commandé) à l'hôtel Latty, près de la gare de Touët ; on peut aussi déjeuner dans les gorges mêmes, à l'auberge du moulin de Rigaud. La promenade est très facile à faire à pied. Reprendre le train partant de Puget-Théniers pour Nice à 3 h. 1/2. Pendant l'été, les dimanches et fêtes, il y a un 4<sup>e</sup> train partant de Puget vers 6 heures du soir. Billets d'aller et retour.

La visite complète des gorges demande plus d'une journée ; trajet en 5 h. 1/2 de Touët à Beuil, et 5 heures depuis la halte du Cians. On aura donc soin, quelques jours avant, de s'assurer, en écrivant soit à Beuil (Pourchier), soit au Moulin de Rigaud (Ribuot), soit à la halte du Cians (Maurin), d'une voiture que l'on trouvera à la descente du train, et du prix. Coucher à Beuil (hôtel Pourchier). Effectuer le retour soit par l'itinéraire suivi à l'aller, soit par Guillaume, les gorges de Daluis, Pont de Iueydan, Entrevaux et Puget-Théniers. De Beuil à Guillaume, environ 13 kil. par bonne route pour piétons et voitures, ouverte récemment. Voitures particulières à l'hôtel Pourchier. Pas de voiture publique. — De Guillaume à Puget-Théniers, 34 kil ; la voiture publique a un départ de jour, vers 11 h. ; trajet, 3 h. 1/2 environ ; prix, 3 à 4 francs. — Les hôteliers de ces pays, encore trop peu visités, ne spéculent pas sur les touristes ; leur